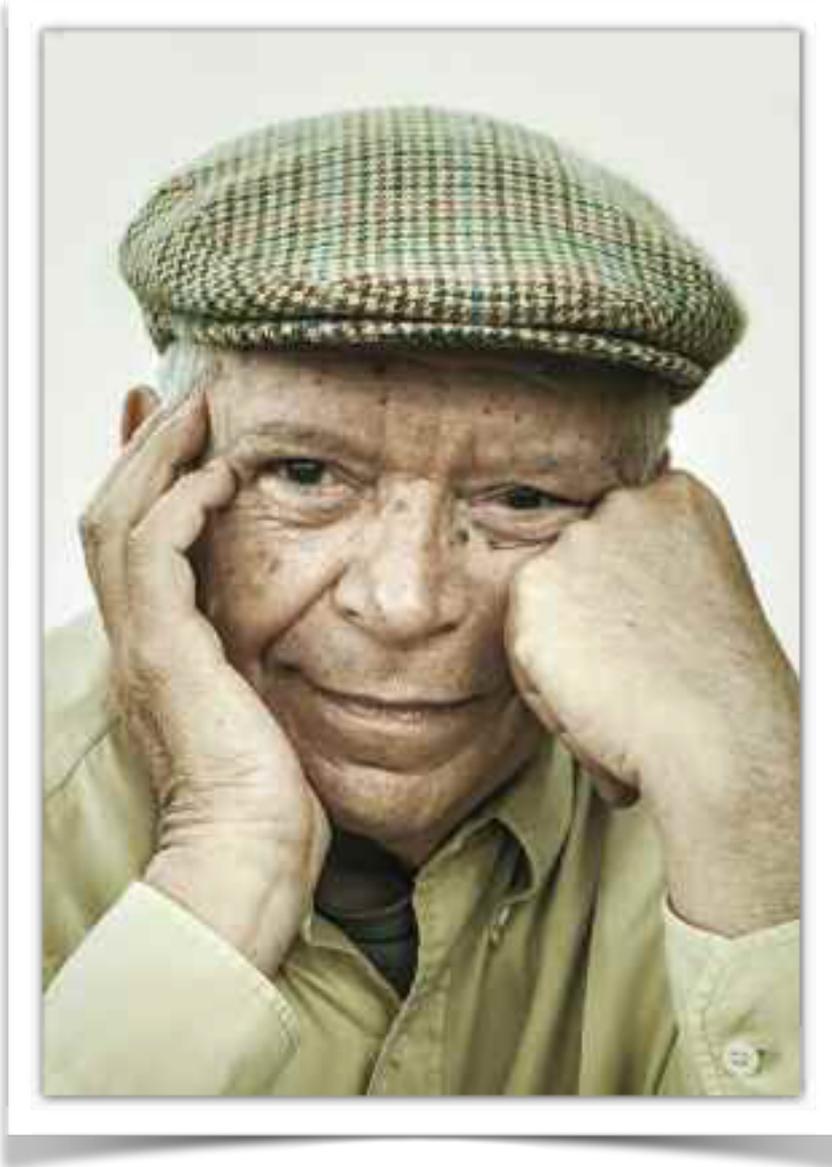


À l'occasion du lancement de son roman «Le corsaire de Rio»

Luso Jornal, 4 mai 2016



Par Dominique Stoenesco

Après avoir été invité à la Rencontre des Écrivains d'Expression Ibérique, «Correntes d'Escrita», en février dernier au Portugal, pour la publication de l'édition portugaise de son grand roman «Essa terra» (publié au Brésil en 1976 et en France en 1984, sous le titre de «Cette terre»), l'écrivain António Torres sera bientôt en France pour le lancement de son roman historique «Le corsaire de Rio» (éd. Pétra, mai 2016, traduction de D. Stoenesco): le 10 mai à la Bibliothèque Gulbenkian de Paris, le 12 mai à l'Ambassade du Brésil et les 14, 15 et 16 mai au Festival Étonnants Voyageurs, à

Saint Malo. Avant de rentrer au Brésil, il fera également une escale à Genève: le 17 mai, au Consulat du Brésil, et le 18 mai, à l'Association Raízes.

C'est en 1966 que vous êtes venu en France pour la première fois. Et de- puis vous revenez souvent. D'où vient cette passion pour notre pays?

C'est une histoire qui remonte à mon adolescence, quand j'habitais à Alagoinhas, petite ville de l'intérieur de l'État de Bahia. Il y avait là-bas une radio qui passait en boucle une chanson qui commençait ainsi: «Je ne veux pas mourir sans voir Paris». Mais ce n'est que plus tard, à deux mille kilomètres de là, à São Paulo, que j'ai vraiment découvert la chanson française, à travers les voix d'Yves Montand, Edith Piaf et Jacques Brel, qui était Belge, mais qui chantait merveilleusement bien «Paris, je reviens». En littérature, j'ai découvert des poètes et des écrivains tels que Balzac, Stendhal, Sartre, Camus, Baudelaire ou Rimbaud. Puis, lors d'un séjour à Lisboa, j'avais 24 ans, le poète portugais Alexandre O'Neill, qui allait devenir mon grand ami, me permit de faire la connaissance de Boris Vian, l'écrivain que j'ai le plus jaloué au monde, car, outre qu'il était l'auteur d'un chef-d'œuvre, «L'écume des jours», il composait de la musique et jouait de la trompette. J'habitais donc au Portugal

quand, pour la première fois, je suis venu à Paris, avec trois objectifs: 1 - voir la ville, dont la beauté était célébrée dans le monde entier; 2 - voir une rétrospective de Pablo Picasso au Grand Palais et au Petit Palais; 3 - aller au Café de Flore pour voir si Hemingway et Scott Fitzgerald y étaient encore, et qui des deux s'asseyait à la tête de table... Aussitôt en arrivant à Paris, un matin glacial, après avoir attendu au coin de la rue, je suis monté dans un taxi et, avant même de me demander où je voulais aller, le chauffeur me dit «Il fait froid, hein?» Après il a voulu savoir de quel pays j'étais. Quand je lui ai dit que j'étais Brésilien, il s'est mis à taper sur son volant et à s'exclamer: «Brésil! Le soleil: Pelé!». Après ces quelques secondes d'euphorie, il baissa le ton de sa voix et me dit avec un brin de mélancolie: «À quoi bon? Vous arrivez du Brésil, mais vous n'apportez pas le soleil». C'est à ce moment-là, dans ce taxi, que la France m'a conquis définitivement.

Dans «Le corsaire de Rio», l'histoire de France croise celle du Brésil. Comment l'idée de ce livre est-elle née? Tout a commencé à partir d'une recherche que je faisais pour écrire une brève histoire sur le centre historique de Rio de Janeiro. Je me suis retrouvé nez à nez avec deux personnages qui m'invitaient à les faire revivre dans un roman. Le premier c'était au XVIe siècle, il s'appelait Cunhambebe, un grand guerrier indien qui se vantait d'avoir dans ses veines le sang de plus de cinq mille ennemis, la plupart Portugais, et dont le cri de guerre faisait trembler la terre entière. Cet Indien, ami des Français, est donc devenu le protagoniste de mon roman «Mon cher cannibale». Le deuxième, c'était l'intrépide corsaire malouin René Duguay-Trouin qui, au service de Louis XIV, le Roi Soleil, réalisa l'assaut le plus extraordinaire de la ville de Rio afin de piller son or et son argent qui de là étaient embarqués vers le Portugal, à l'époque de la Guerre de Succession d'Espagne, au moment où la

France subissait des défaites successives, dues à ses faibles forces devant une coalition de 8 pays. Comme le Portugal faisait partie de cette coalition, obéissant ainsi à l'Angleterre, Duguay-Trouin eut une idée de génie: attaquer la Couronne portugaise loin du rayon d'action des Anglais et des Hollandais, c'est-à-dire à Rio, dont les défenses étaient minimales par rapport à ses presque 6.000 hommes et ses 700 canons. En effet, la ville se rendit rapidement et resta sous la domination de Duguay-Trouin pendant 50 jours, jusqu'à ce que la rançon fût versée. Ce fut l'épisode le plus dramatique de l'époque coloniale

portugaise. Mais, ce qui pour moi fit de Duguay-Trouin un personnage de roman, attirant, c'est son statut de héros pour la France et de vilain pour le Portugal et le Brésil. Par ailleurs, la fin de carrière du héros Duguay-Trouin n'eut rien d'héroïque.

Dans ce roman, votre regard sur la société brésilienne actuelle est assez sévère. Vous considérez que le Brésil est encore aujourd'hui «un pays d'aventuriers»?

Les temps changent, mais les aventuriers reviennent, comme nous pouvons le constater actuellement avec toutes ces malversations au plus haut

niveau de la société. Cependant, tout cela devrait nous inciter à faire le grand nettoyage dont le pays a besoin, ce qui serait alors le côté positif de cette crise qui nous terrasse.

Nous pouvons voir, dans «Le corsaire de Rio», que l'un de vos soucis est d'éviter le discours linéaire et chronologique. Estimez-vous alors que le roman historique classique n'a plus sa place dans la littérature brésilienne? Bien au contraire, je pense que les gens demandent encore les bonnes et vieilles histoires bien racontées. La disparition de la linéarité dans le roman date d'«Ulysse», de James Joyce, qui est devenu aussi un classique. Au fond, ce qui fait la différence c'est la manière de raconter, plus que ce que l'on raconte. Appelons cela le style.

Comment expliquez-vous l'immense succès de votre roman «Cette terre», publié au Brésil il y a déjà 40 ans, mais atteignant aujourd'hui une 30^{ème} édition, et traduit dans plusieurs langues, du français au roumain, en passant par le vietnamien et le pakistanaïse?

Ce qui me surprend est que «Cette terre» est un roman qui tourne autour d'un des plus grands échecs des humains: le suicide. Par ailleurs, ce livre ne fait pas la moindre concession à la société de consommation (et il n'est nullement linéaire!). Il est à l'origine d'une trilogie qui connaît aussi une réussite appréciable, avec «O cachorro e o lobo» et «Pelo fundo da agulha» (pas encore traduit en français). Le succès de «Cette terre» a commencé à Paris, lors de son lancement en 1984 par les Éditions Métailié. Récemment, au Portugal, j'ai pu revivre cette même émotion ressentie lors de l'édition française: publiée en février 2016 par la maison d'édition portugaise Teodolito, de l'éditeur Carlos da Veiga Ferreira, «Essa terra» a été très bien accueilli par la critique, les libraires et les lecteurs. Ainsi, à la France et au Portugal, je dis «mille fois merci».

“Le corsaire de Rio”, d’Antônio Torres

Après “Mon cher can- nibale”, paru l’an dernier à l’occasion du Salon du livre de Paris, les Éditions Pétra poursui-

vent leur ouverture au monde luso- phone en publiant cette fois-ci le roman historique «Le corsaire de Rio», du même auteur, Antônio Torres, avec une traduction de Domi- nique Stoenesco.

«Le corsaire de Rio» raconte la prise de Rio de Janeiro par le corsaire ma- louin René Duguay- Trouin. Le 12 septembre 1711, profitant d’une brume épaisse qui empêchait les ca- nons portugais de l’atteindre, Du- guay-Trouin pénètre dans la baie de Rio, à la tête d’une escadre de 17 na- vires, 750 canons et plus de 5.000 hommes et, pendant cinquante jours, il va assiéger l’une des villes les plus convoitées de l’empire colonial lusita- nien, puis y régner en seigneur ab- solu.

À propos de ce roman, l’écrivaine portugaise Lídia Jorge dit: «Enfrei- gnant les conventions et le protocole littéraire, le corsaire de Louis XIV et Antônio Torres, personnages de ce roman, s’entretiennent en tête-à-tête, se faisant les yeux doux tout le long de ce récit, comme s’ils vivaient à la même époque et se connaissaient depuis trois cents ans. Revivant les expériences propres à leur nation res- pective, ils se racontent l’un l’autre avec suffisamment d’art et d’invention pour tenir le lecteur en haleine de la première à la dernière page».

Né en 1940 dans le petit bourg de Junco (Bahia), à l’âge de 20 ans An- tônio Torres part pour São Paulo exer- cer les métiers de journaliste, puis de rédacteur publicitaire. Il a aussi sé- journé trois ans au Portugal, à la fin des années 60. Actuellement il vit dans les environs de Rio. Auteur d’une vingtaine de livres, il est mem- bre de l’Académie Brésilienne des Lettres. En 1998 il a reçu du gouver- nement français la médaille de Che- valier des Arts et des Lettres, pour ses œuvres publiées en France.

À l’occasion de la parution de ce roman, Antônio Torres sera présent à la Bibliothèque Gulbenkian de Paris (le 10 mai), à l’Ambassade du Brésil (le 12 mai), au salon Étonnants Voya- geurs (les 14, 15 et 16 mai) et à Ge- nève (les 17 et 18 mai).